

PERSPECTIVES I

OLIVIER GRIGNON

- :- :- :- :- :-

Pour introduire mon propos, je voudrais vous offrir un aphorisme saisissant que j'ai trouvé chez Roubaud. Ce n'est pas un aphorisme de Roubaud ; il l'a pris à John Cage. John Cage dit la chose suivante : « Si un bruit ne vous plaît pas, écoutez-le. » Je dois hélas constater que malheureusement, trop souvent, les analystes font exactement le contraire. Je veux mettre sous le poids de cet aphorisme mes perspectives. Perspective, c'est un mot qui me plaît bien ; non pas que je vous invite à faire de la géométrie projective, mais parce que, au moins dans la géométrie projective, on se trouve dans trois dimensions. Comme disait Lacan, à quoi bon évoquer une quatrième ou une cinquième, alors que déjà on ne sait pas très bien comment faire avec trois. La plupart du temps, on vit dans deux dimensions. À trois dimensions, on est déjà dans le sens du réel.

Plus platement, les perspectives actuelles, pour la psychanalyse et en-dehors de la psychanalyse, peuvent paraître assez sombres. J'évoquais lors de l'assemblée générale du Cercle freudien ce qui m'apparaît comme une espèce de suicide collectif, le genre de suicide collectif qui résumerait aujourd'hui la politique aux aventures de Nicolas et Carla ou aux Guignols de l'info. Sombre également – mais c'est lié bien sûr – c'est ce qu'on peut constater comme une sorte de virage, de mutation ontologique produisant une nouvelle fiction anthropologique qui nous mène actuellement à vivre dans un monde qui, à mon sens, n'a jamais été autant liberticide – comme d'habitude, au nom de notre plus grand bien....

Ces perspectives qui nous paraissent sombres, qui sont celles que nous évoquons sans cesse, à mon avis, il faut les tempérer pour au moins deux raisons. La première tient à ce que j'appellerai le savoir des « mystères ». Ce que j'appelle le savoir des mystères, c'est que de tout temps, certains se sont senti appelés à être initiés aux mystères. Je ne vois pas pourquoi je ne prendrai pas ce terme antique pour désigner un aspect des savoirs qui nous importent. Après ça, chacun en fait ce qu'il en veut ou ce qu'il en peut – retourner vaquer à ses occupations, par exemple. Au cours des âges, le mystère change de nom. Avec Freud, il s'est appelé le meurtre du père, et puis ça s'est développé : tuer une signification impérialiste, un sens qui me préexiste et m'interprète, et donc désétrifier le sujet supposé-savoir. Il me semble ainsi que la substance même des mystères, c'est l'aliénation. Être initié aux mystères, c'est la désaliénation. In fine, le noyau de l'aliénation, c'est la dépendance au signifiant : le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant... Certains patients nous arrivent d'emblée avec ce niveau d'exigence et de questionnement par rapport à l'aliénation – bien entendu, ils sont considérés comme les plus malades par la pensée aliénée, c'est-à-dire le discours médical.

En ce sens, la psychanalyse est perçue comme un savoir des mystères, et je crois qu'il n'y a aucune raison que ceci s'arrête. Ça ne peut s'arrêter que si la psychanalyse cesse de proposer du savoir et de se poser comme étant détentrice d'un savoir sur le savoir de ce qui vaut. C'est ce que Freud avait fait en proposant avec la psychanalyse un savoir de vérité sur les rêves, ou un savoir sur le sexuel, ou plus exactement un accent porté sur la dimension fondamentale du sexuel. À ce que je sache, aucune contention policière, rien n'empêchera jamais quiconque,

aussi dangereux que ça puisse être, aussi interdit que ça puisse être, de s'approcher d'un tel savoir. Donc je crois que ça ne tient qu'à la psychanalyse, c'est-à-dire à nous, aux psychanalystes d'aujourd'hui, de poursuivre dans cette proposition d'un savoir désirable.

Il y a aussi une autre dimension, et cette autre dimension, je vais l'appeler résolument « thérapeutique ». Je sais bien que ce terme n'a pas bonne presse, mais je pense qu'il est important aujourd'hui de le relever, en tout cas d'en relever le gant. J'ai eu une énorme surprise hier : j'ai appris incidemment par une de mes patientes – elle aussi est dans la partie – qu'ayant eu à déjeuner pour des raisons professionnelles avec une de nos consœurs qui se pique de savoir absolument tout de ce qui se passe dans le milieu de la psychanalyse plus ou moins lacanienne, quelqu'un qui a vraiment une position extrêmement informée, à qui donc elle disait qu'elle était en analyse avec moi, et là, quelle fut sa surprise d'apprendre que j'étais un anarchiste. Je ne vous cache pas ma surprise. Je ne prends du reste pas ça pour une injure. Mais ça me sidère que l'écho qui m'en revienne soit celui d'un anarchiste dès lors que je me préoccupe plutôt moins de tenir des discours intelligents au nom de la psychanalyse sur les problèmes idéologiques de société. C'est vrai, parce que ce qui m'importe plus encore, c'est ce qui fait le noyau le plus obscur de la psychanalyse ; ce qu'on évite soigneusement. C'est vrai que c'est plus facile de tenir des discours moralistes sur l'ordre du monde ; beaucoup plus facile que de savoir en quoi et comment la psychanalyse guérit. Et je tiens à affirmer les choses de la façon la plus simple qui soit, même si c'est une façon tout à fait incorrecte, que c'est la psychanalyse qui guérit parce que c'est elle qui va au plus profond. Je vous assure qu'on peut très bien se tenir à une formulation aussi simplette que celle-là. Au moins, ça dit qu'on est requis à quelque chose qui va un peu plus loin que le savoir de la psychologie, par exemple. Ce qui fait que je peux déjà vous dire qu'à mon avis les élaborations, et notamment les élaborations lacaniennes, n'ont de sens que dans la visée d'être opérantes pour qu'une vérité affecte le patient afin d'amener un soulagement à ses souffrances.

C'est bien pourquoi je ne cesse de dénoncer ce que j'ai appelé « le scandale ». Le scandale qu'il importe d'abord et avant tout de combattre, c'est toutes les horreurs qui se commettent au nom de la psychanalyse. À mon avis, la plus grande saleté, c'est aujourd'hui la psychologie, bien plus que la médecine, qui finalement n'est pas tout à fait de notre champ, car elle se réfère à un tout autre discours ; c'est la psychologisation massive de la psychanalyse. Et je vous propose l'hypothèse suivante, c'est qu'aujourd'hui, cette psychologisation massive de la psychanalyse s'autorise d'un démenti : le démenti du soin, die Verleugnung du soin. Ce qui autorise la psychologisation de la psychanalyse, ce sont des affirmations comme : de toute façon, on n'est pas là pour ça, c'est autre chose la psychanalyse, tant pis si on n'est pas opérants ; nous nous préoccuons d'autre chose que de la guérison. De quoi, je me le demande bien... de religion ou d'idéologie probablement. Or, à mon avis, la psychanalyse n'a aucun intérêt et aucun avenir si elle n'est pas la seule vraie, la seule efficace psychothérapie. Un psychanalyste doit être un guérisseur qui tente de rendre raison de ce qui guérit. Qu'est-ce qui peut nous en empêcher ? Qu'est-ce qui peut nous empêcher par exemple aujourd'hui de nous atteler à la tâche d'inventer la clinique à venir en tant que psychanalystes ? Je ne dis pas « inventer » ce que serait un abord psychanalytique des catégories cliniques répertoriées dans la psychiatrie. Non. Que serait inventer une clinique psychanalytique avec les catégories de la psychanalyse, c'est-à-dire une clinique qui tiendrait compte de la façon dont nous, nous entendons et dont nous, nous opérons ? C'est ce qui fait du reste, dès qu'on s'y met, que toutes ces catégories-là, on est très rapidement obligé de les bouger. Alors par exemple, on parle de « psychose hystérique » ; ou alors on parle des « cas psychosés » parce qu'on ne sait plus très bien où est la psychose et la non-psychose etc.... Tout ça est incroyablement pragmatique ; c'est vraiment une espèce de savoir qui tente de

s'inventer à partir de la façon dont nous travaillons et traitons ce que nous avons à entendre comme psychanalystes.

Alors qu'est-ce qui peut nous en empêcher ? Plusieurs choses. On m'a raconté il y a une semaine – je ne sais pas si c'est vrai, je ne l'ai pas lu – qu'on aurait fait un sondage à propos de la télévision pour demander quelle était la meilleure chaîne. Il paraîtrait que 90 % des réponses c'était Arte, et 10 % pour TF1. Et après, on aurait demandé aux gens : « Quelle est la chaîne que vous regardez le plus ? » Et là, c'est exactement l'inverse. Ça m'indiffère que ça soit vrai. Ce qui m'intéresse, c'est cette histoire telle qu'on me l'a racontée, car comme le disait Freud, « se non e vero, e ben travato ». Il y a là évidemment un genre d'empêchement qu'on peut rencontrer. Pourquoi ? Parce qu'on s'attendrait à ce qu'un psychanalyste soit averti d'une chose pareille. Quiconque mieux qu'un psychanalyste serait le mieux prévenu de cette faille entre l'Idéal-Ich et le Réel-Ich ? Ça nous paraît sur le papier une évidence. Eh bien, ça ne va pas de soi. Autre histoire, vous la connaissez tous, c'est celle du scorpion et de la grenouille. Je vous la rappelle. Il y a le feu dans la savane et un scorpion et une grenouille se trouvent côte à côte au bord d'un cours d'eau. Pour se sauver et pour traverser le cours d'eau, le scorpion demande à la grenouille de le transporter. La grenouille dit : « Mais enfin, tu n'es pas fou ? Évidemment, tu vas me piquer, je vais mourir. Non, il n'en est pas question. » Les ruses de la raison font que le scorpion répond : « Mais certainement pas, parce que si je te pique, je meurs aussi. » La grenouille transporte le scorpion. Évidemment, au milieu du cours d'eau, le scorpion pique la grenouille. Elle lui dit : « Mais enfin, tu m'avais dit, etc. » Le scorpion lui répond – et c'est ce qui est absolument magnifique : « Oui, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. » Et pourquoi il n'a pas pu s'en empêcher ? Tout simplement parce qu'il faut compter avec la structure, parce qu'il y a une orientation dans le réel. Et cette orientation dans le réel, elle tient à quelque chose de l'ordre de la structure. Ça a des incidences tout à fait quotidiennes. Une patiente me disait ça à sa façon. Évidemment, je n'ai pas attendu qu'elle me le raconte pour l'apprendre de la vie, mais ce qui m'a intéressé, c'est la formulation qu'elle utilisait pour ça. Elle constatait qu'après avoir très longtemps proposé aux hommes le slogan suivant : « Mais laisse-toi aller à ta part féminine », elle était obligée de constater que oui, quand même, il y avait un moment, disait-elle, où elle attendait que l'homme en question « lui fasse ce que les hommes font aux femmes » et qu'il l'épargne de sa douleur d'être un homme. C'est sa formulation exacte. Vous comprenez peut-être mieux maintenant là où j'en suis à propos de ces empêchements, et c'est ce que je voulais vous dire avec l'aphorisme de John Cage : « Si un bruit ne vous plaît pas, écoutez-le. » Le principe du plaisir, lui, il nous écarte de cela. Or, il me semble que trop souvent les psychanalystes ronronnent au premier clin d'œil ou à la première audace venue. C'est un travail incessant parce que nous ne cessons sur cette pente naturelle de tout ramener au moi, de tout ramener au dialogue de moi à moi, à l'égopsychologie, à prendre l'appui sur la partie saine du moi du patient. La théorie n'y fait rien, sans cesse je n'entends que ça. C'est totalement actuel. Malgré qui ? Malgré bien sûr Freud. Mais malgré aujourd'hui Lacan, dont il me semble quand même que la grande bagarre théorique, son grand œuvre et sa guerre auront été justement de sortir la psychanalyse de ça.

Me voilà ainsi amené à évoquer le dernier exposé que nous avons eu à entendre dans les Mercredis du Cercle freudien, celui de Françoise Davoine et de Jean-Max Gaudillère. Il faut que je vous dise que cette soirée m'a un peu fâché et qu'évidemment, je n'écarte pas du tout – bien au contraire – le fait que cette fâcherie était aussi en rapport le plus étroit avec mon narcissisme en tant que narcissisme de la petite différence. Parce que certaines de leurs thèses sont extrêmement proches de ce qu'on peut dire de mieux dans ce qui est la sorte de programme que je me suis fixé, que j'ai intitulé « Critique lacanienne du lacanisme ».

Avant de rentrer dans la critique, c'est-à-dire de vous exposer ce qui m'a fâché, je veux vous donner deux fragments de cure de ma pratique. La première : il s'agit d'un jeune homme autiste de 19 ans. C'est quelqu'un que je reçois dans le CMPP où je travaille. Il ne parle pas. Il est d'origine malgache, et je ne suis pas sans savoir que ses parents sont dans une situation d'exil ; je ne suis pas sans savoir comment les troubles ont commencé, c'est-à-dire lors d'une séparation précoce de sa mère, partie à Madagascar quand il était petit pour le décès du propre père de cette femme ; je ne suis pas sans savoir également comment les troubles autistiques se sont aggravés au moment de la naissance de sa sœur puînée. Etc. Mais ce qui me semble plus intéressant à tenter de vous transmettre, c'est par où je suis passé avec ce patient-là. J'ai assez rapidement constaté qu'il mesurait tout à l'aune de ce que ça sentait. Il fallait, par exemple, qu'il renifle les bruits. Et il fallait, quand il reniflait les bruits, qu'il trouve un support pour renifler les bruits : un bruit qui pouvait interrompre la séance venu du dehors, ou quelque chose qui pouvait être dit à un certain moment de la séance entre son père et moi, ou sa mère et moi, ou de moi à lui. Bien sûr, je ne suis pas seulement passé par là – je suis par exemple passé par le fait de demander aux parents qu'il ait un miroir dans sa chambre et d'installer devant le miroir un rideau qu'il puisse tirer, et peu à peu de jouer avec lui de leurs images dans le miroir et des corps réels à toucher. Cet – j'allais dire enfant – cet enfant, donc, n'avait jamais pu se regarder dans un miroir. Voilà un exemple de ce qu'il m'a appris. Je leur ai demandé aussi de lui apprendre à faire de la bicyclette, car la moitié inférieure de son corps était inhabitée. Mais en vérité, là par où j'ai pu me glisser pour rentrer en communication avec lui, c'est que je me suis prêté à être reniflé par lui ou à le renifler ; voilà la chose extraordinairement importante qui a fait qu'avant l'apparition des premiers mots, c'est passé par cette humaine animalité. Or, je me suis demandé – évidemment, c'est lui qui me l'a réappris – par ailleurs où est-ce que j'avais appris ça ? Je n'ai pas appris ça dans *Le stade du respire*, par exemple, un livre écrit il y a bien des années par un certain Tristani. Pas du tout. La seule chose pour moi à quoi je peux rattacher ça, c'est un savoir d'expérience et non livresque sur le traumatisme de la pression atmosphérique et sur les traumatismes de la respiration, de l'ampliation pulmonaire. C'est de là que je tiens cette certitude que ce dont on jouit, c'est de son trauma – c'est, du reste, pour ça que je fume.

Deuxième fragment. Il s'agit de l'analyse d'une jeune femme qui est rentrée en analyse alors qu'elle débattait de savoir si elle allait écouter les conseils qu'on lui donnait, tant d'années après, d'aller porter plainte en justice contre son frère aîné qui avait abusé d'elle dans son enfance. Jusqu'au moment où elle m'a dit la chose suivante : « Je suis très embêtée avec ces conseils qu'on me donne de faire appel à la justice parce que, moi, je sais bien que je ne suis pas coupable. On me dit : "Il faut que tu ailles porter plainte pour que tu sois bien sûre que ça n'est pas toi la coupable, que c'est lui." » Elle me dit donc : « Moi, je sais bien que je ne suis pas coupable, mais je me comporte vis à vis de mon sexe comme s'il était fautif. Moi je n'y suis pour rien, mais mon sexe y est pour quelque chose. » Je pense que seul un psychanalyste peut entendre une chose pareille. Seul un psychanalyste peut aller là où, contrairement à la justice qui ne s'adresse qu'au moi, il y a un sujet à advenir qui se tient celé dans le corps de la chair au lieu du sexe abusé ; un sexe existant comme appartenant à son frère, puisqu'il en porte la marque. Nous sommes donc tout à fait dans un autre espace, inaccessible aux conseils et à l'idéologie consensuelle des psychologues et de certaines associations de victimes.

Ça m'amène à plusieurs remarques. D'une part, en ce qui me concerne, je ne suis pas du tout gêné par Lacan pour, dans une cure, me laisser renifler ou aller renifler un patient. Ça ne me gêne en rien. Je dirais même tout à fait le contraire. Plus encore, il me semble totalement absurde d'opposer à Lacan n'importe quelle expérience exotique, les sorciers indiens ou africains, n'importe quoi, voire la sorcellerie en Mayenne – et je fais ici allusion à Jeanne Favret qui avait fait état de ce travail-là au séminaire de Clavreul à l'École freudienne avant

qu'elle ne publie son livre. Je trouve qu'au contraire, l'élaboration de Lacan donne sa place à n'importe quelle expérience-limite et au savoir qu'elle procure. C'est la preuve que l'œuvre de Lacan lui donne sa place, donne son cadre théorique pour l'accueillir dans la psychanalyse, quand bien même ça serait un savoir de l'obscurantisme ; ça serait une façon de prendre le savoir de l'obscurantisme sans l'obscurantisme de l'obscurantisme. C'est dire quoi ? C'est dire non pas que l'édifice lacanien s'opposerait à ces savoirs-là, mais qu'il leur offrirait une garantie pour les faire fonctionner analytiquement. Parce que le problème avec ces savoirs-là, c'est qu'ils esquivent la castration et que l'accueil fait par Lacan à toute expérience extrême est un accueil qui est fait sans esquiver la castration, qui interdit donc qu'on se prenne pour l'Autre, afin de capter le désir de l'autre pour sa propre jouissance. Donc, mon hypothèse, c'est que la psychanalyse dite lacanienne – encore faudrait-il savoir ce que c'est – n'interdit aucun savoir-faire, mais elle théorise le prix à payer pour cela. Car pour pouvoir faire radicalement confiance au savoir-faire singulier de chacun, qui est la seule chose qui soit opérante dans une analyse, il y a un prix à payer que Lacan a appelé « une ascèse ». À cet effet, il est étrange de constater que si ceci est vrai, à la fois la psychanalyse dite lacanienne endure et à la fois elle sensibilise. À la fois elle endure puisque poussée jusqu'au point où Lacan la pousse, elle mène aux racines de l'identification en tant que privation primordiale, et elle sensibilise puisqu'elle offre un passage par la lettre, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de la sensibilité poétique.

En ce qui concerne ce que nous ont apporté Davoine et Gaudillère, il y a un énorme enjeu, parce qu'ils ont fait un vrai travail de critique de Lacan. Seulement, il y a deux strates dans ce qu'ils nous ont présenté. La première strate, en effet, c'est cette critique de Lacan et elle est très justement centrée ; ils se sont confrontés aux vrais problèmes. Mais à mon avis, ils les ont évacués ; ils ne les ont pas résolus. On ne résout pas un problème en l'annulant. Or ce que je veux proposer, c'est de résoudre sans les laisser tomber ces problèmes fondamentaux. Du reste, il faudrait savoir si ce qu'ils ont pointé concerne Lacan, ou les lacaniens, ou les lacanistes, ce qui est déjà autre chose. Il faudrait savoir aussi de quelle strate de l'élaboration lacanienne il est question.

Dans quoi ? Dans, premièrement, ce qu'ils ont pointé comme problème crucial, problème difficile, éventuellement pour eux impasse – et je pense qu'il y a une autre réponse à apporter – qui est : la référence lacanienne au structuralisme. Je dirais de façon plus nodale encore : la question de l'inconscient structural. C'est vrai, la question de l'inconscient structural est quelque chose d'éminemment dangereux et d'éminemment délicat à manier. D'une part, il est vrai, comme Françoise Davoine l'a remarqué, que quiconque campe sur les universaux sera rapidement conduit à occuper une position de psychiatre. Si la lecture structuraliste de Lacan, c'est pour nous amener à camper sur les universaux, alors franchement, en effet, il n'y a aucun gain, il n'y a aucune aide, aucun outil utilisable dans la psychanalyse dite lacanienne. Ça, c'est le premier enjeu très difficile, très problématique avec cette question du structurel. Mais il y en a un autre. J'ai entendu des analystes lacaniens avancer que l'avantage de Lacan, avec l'inconscient structural, c'était qu'on pouvait faire l'impasse sur l'histoire d'un patient. C'est quand même terrifiant d'entendre une chose pareille. Pourquoi cette position ? Parce que, disent-ils, si on se fixe à quelque chose de l'ordre du vécu historique d'un patient, il y aurait le risque de faire passer le manque structural pour une perte comblable. Donc, le grand avantage de l'inconscient structural, serait qu'il est anhistorique. C'est vrai que Lacan le qualifie ainsi. Il y a un point jusqu'où on pousserait l'analyse, dit-il, où on tombe sur l'inconscient structural : celui-ci est anhistorique, il ne relève pas de la biographie d'un patient. Cette dimension n'a, du reste, pas échappé à Freud, puisqu'à propos de la symbolique du rêve qui ne cessera de prendre une place de plus en plus grande dans ses élaborations, il précise qu'elle ne dépend ni de la censure, ni de l'histoire personnelle du

patient. C'est le premier point qu'ils ont soulevé, l'approche structurale lacanienne. Vous voyez, je le prends très au sérieux, c'est une question très sérieuse si on veut faire un bilan, et un bilan clinicien, du lacanisme aujourd'hui. Il y a une autre question qu'ils ont soulevée, qui est la question de la jouissance. J'y reviendrai tout à l'heure. Je voulais déjà vous le rappeler : ils ont rejeté en bloc la référence et les constructions que Lacan fait reposer sur les concepts de jouissance et d'objet a. Voilà pour la première strate de ce qu'ils ont avancé.

La deuxième strate était tout autre, puisque la deuxième strate, c'était leur propre abord du travail analytique avec la psychose. Je vais donc rentrer dans ce qu'ils ont abordé. Auparavant, un avertissement. N'oublions pas que, si j'ose dire, l'aveu de sa faille ne fait pas la promesse de l'aube. Il ne suffit pas d'avouer sa faille pour que ça fasse promesse. Il y a donc sans cesse à se déprendre de ce ronronnement trop facile qui s'empare de nous quand quelqu'un affirme qu'il s'est autorisé un sacrilège. Je dirais qu'il faut encore plus s'en déprendre si c'est un petit sacrilège de rien du tout. Parce que quand même, ça fait au moins vingt-cinq ans que le Cercle freudien existe, et ça fait donc au moins vingt-cinq ans qu'au Cercle freudien, on affirme qu'on analyse avec son trauma. C'est quand même pas du neuf. Il ne faudrait pas mener des combats d'arrière-garde. Il ne s'agit pas sans cesse de répéter ça comme si c'était une espèce d'audace qu'on venait de découvrir. Donc l'audace, elle est nécessaire, mais elle n'est preuve de rien, parce que l'audace, elle est aussi bien satisfaction narcissique. Par ailleurs, comme je viens de vous le dire, trop souvent on enfonce des portes ouvertes ; on fait comme si on était d'éternels débutants. Mais la communauté analytique aujourd'hui n'en est plus au temps de la mort de Lacan. Franchement, nous savons chacun que les audaces sont notre lot quotidien et que les variantes de la cure type, ce n'est pas un scoop qu'on est condamné à cela. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est de savoir en quoi c'est comme analyste qu'on se les autorise ; ce n'est pas de savoir qu'il y en a, c'est de savoir en quoi c'est comme analyste, et ça aucun modèle n'en fournit la preuve. Ce que j'appelle les « fausses audaces » ont un autre désavantage : ça satisfait un confort narcissique, qui est l'idée que l'invention de tel ou tel pourrait nous dispenser de la nôtre. Ça, c'est le point le plus difficile : comment inventer juste ? Dolto s'est sans cesse cassé la tête contre ce truc-là. Mais sans cesse, elle y a prêté la main aussi. Elle nous a dit ici même, à propos du contrôle : « Ne faites pas comme moi. » Mais il ne suffit pas de dire : « Ne faites pas comme moi » pour qu'on ne fasse pas comme elle ! Ça tient au statut du récit et à ses effets moïques. C'est pourquoi en ce qui concerne ce qui a pris dans son exposé la dimension du récit, je ne suis pas du tout convaincu par Françoise Davoine ; je continue, malgré ce qu'elle nous a dit, à maintenir que défendre Lacan, c'est aujourd'hui, stratégiquement, défendre la psychanalyse. Je pense que, d'une certaine façon, leur Lacan est un Lacan tronqué. Il y a une autre lecture possible de Lacan. Bien sûr, c'est la mienne, mais je pense qu'elle tient le coup, et je dirais même que plus je le lis, à mon avis, plus elle tient le coup. Ma lecture, ce n'est pas du tout qu'on aurait affaire avec Lacan à quelque chose d'hyper rigide, mais tout au contraire, à une ouverture libératoire au savoir-faire vis-à-vis des contraintes les plus surmoïques et les plus stupides.

Je pense que ce qui m'a fâché l'autre mercredi dans cet exposé, c'est que c'est l'exemple même de quelque chose qui est solidement ancré sur une pratique juste, sur les prémices cliniciennes qui sont les vraies dans l'abord de la pratique. Mais que d'une certaine façon, par rapport aux élaborations et aux combats qui sont à mener, à ce qui est à produire, ça risque de nous retarder. Dans la rhétorique de ce qu'ils ont avancé, il y avait donc deux lignes. Tout va bien si ces deux strates, on les disjoint radicalement. Le problème, c'est qu'il est impossible de faire que pour l'auditeur elles ne soient pas immédiatement conjointes. Ces deux strates, ce sont les suivantes : la première, c'est ce que j'appelais leurs intuitions cliniques et analytiques les plus fortes, les plus justes. Par exemple : il faut inventer ; il faut parler ; on entend avec

son trauma. Quiconque travaille avec la psychose sait que c'est avec ça, que c'est comme ça. Alors ils peuvent conclure à la nécessité de l'abandon de la causalité psychique dans l'accomplissement de la tâche – autrement dit, en rabattre des logiques hypothético-déductives. Mais Lacan ne dit rien d'autre ! Ça, c'est la base, une certaine strate de ce qu'ils ont avancé. Et puis il y a l'autre, il y a celle qui est le récit : voilà comment nous faisons. Comment ? – en ramenant, en cherchant le trauma de la guerre. Alors là, on est dans autre chose. Parce que là vous voyez bien que forcément si pour Françoise Davoine, ce qui a fait suppléance est cette possibilité de donner un récit au trou du trauma (c'est le trauma de la guerre) il n'est pas du tout évident que pour chacun d'entre vous ça soit ça. Or, comment c'est entendu ? Comment entend-on généralement quiconque fait un récit de cure ? Eh bien, le lendemain, on se dit « eurêka » et on va chercher à trouver la solution en allant écouter, rechercher, ramener la psychose à un trauma de la guerre forclos. Et ce qu'il y a de formidable avec la question du trauma de la guerre, c'est que de toute façon, si on ne le trouve pas chez le patient parce qu'il n'y a rien de tel, on ira le chercher dans les générations précédentes où c'est évident qu'on finira bien par le trouver.

Vous voyez qu'il y a une disjonction radicale d'une strate à l'autre. Alors qu'on a posé l'écoute comme une singularité sur une ligne, sur l'autre elle devient un universel : la psychose, c'est une affaire de trauma de guerre, et la cure se déroule selon une temporalité prédictible. Bien sûr, je force le trait à votre intention, dans le but de lever toute ambiguïté. Je pense que ça, c'est exactement faire revenir par la fenêtre ce qu'on a chassé par la porte, et c'est quelque chose qui produit une transmission faussée de ce qu'on a annoncé au début comme étant ce qu'est avec quoi l'analyste travaille. Parce qu'en vérité, que la suppléance au défaut symboligène, au défaut symbolique se fasse avec les signifiants qu'offre l'histoire individuelle ou l'histoire collective, c'est bien connu. Le problème n'est pas là. Le problème est : comment eux ils peuvent faire vrai, c'est-à-dire comment ils peuvent faire réel ? Nous sommes là à une strate où il faut, au lieu de les disjoindre – parce qu'il faut aussi les disjoindre, le vrai et le réel –, mais là il faut bien que dans ce qui est proposé le vrai et le réel se conjoignent en un « Vréel », dans la tentative de fournir un récit qui soit une fiction suffisamment forte pour faire que le trauma fasse récit. J'en dirai un mot après, parce que c'est très compliqué, parce que c'est antithétique en vérité dans les termes. En ce qui me concerne, je suis obligé de constater que je passe complètement par ailleurs. Ce n'est pas avec cette mythologie que je travaille. Et pourtant, il m'est arrivé de guérir, au sens psychanalytique du terme, des gens psychosés. Et je suppose que pour vous, c'est la même chose. Donc il y a là deux strates qui en vérité doivent restées totalement disjointes. Que quelqu'un puisse dire : « Moi, je fais avec ça, comme ça, parce que pour moi ça s'est construit autour du trauma de la guerre, compte tenu de qui je suis », ça, j'entends. Mais qu'il existe une solution générale qui serait d'aller chercher le trauma de la guerre dans la psychose, non. Là, on est ailleurs. Le problème de la psycho-dynamique, c'est qu'elle n'est pas exportable. Elle est faite de ce qu'un analyste utilise : ses propres failles, ses savoirs de la psychose – par exemple, comme nous l'a dit Françoise Davoine, du lien de son histoire singulière avec l'Histoire. Autrement dit, elle est à inventer psychanalytiquement par chacun à partir de sa vie privée si, et seulement si, c'est une vraie vie privée et pas le ramassis de normes et d'idées reçues que ce nom abrite le plus souvent. Attention à ce que vos constructions « psycho-dynamiques » ne soient pas entendues sur les modes du discours médical ou psychologique, comme La psycho-dynamique applicable à une structure diagnostique donnée. Autrement dit, la psycho-dynamique a valeur de monstration et non de démonstration ; c'est pourquoi l'enjeu clinique est de dépasser le faux antagonisme entre l'approche structurale et l'approche psycho-dynamique. Il s'agit donc d'affirmer qu'il n'y a pas de modèle possible, mais un savoir-faire singulier. Moi-même, je ne peux pas me copier. Je ne vois pas comment quelqu'un d'autre

pourrait me copier, puisque moi-même je ne peux pas me copier. Plus encore : il y a une incompatibilité structurelle entre le trauma et le récit. Lacan, à mon avis, a donné un nom à cette incompatibilité structurelle du récit et du trauma : il lui a donné le nom d'objet a. On pourrait là évoquer Marguerite Duras, Hiroshima mon amour. Aux débuts du Cercle freudien, Jean-Jacques Blévis a fait ici un exposé sur ce qui permet dans ce film cet entre-deux, entre-deux d'une nuit entre cette femme et son amant, qui permet que, comme elle dit, « notre histoire était racontable ». Il y a quelque chose qui fait qu'il y a un récit possible qui soit un récit du trauma, parce que le trauma en lui-même justement, il n'est que cet objet impensable, ce bout de rien que serait l'objet en tant qu'objet a. Comme le disait Jean-Jacques, au décours de cette nuit amoureuse et sexuelle, le trauma de l'amour aura permis à chacun de symboliser l'insymbolisable du trauma de la guerre. Je vais revenir sur cette question de l'objet a.

Donc, s'il n'y a pas de modèle, il vaut mieux une théorie qui n'en donne pas. Il n'y a pas de récits de cure chez Lacan. Pourquoi ? Faut-il s'en plaindre ? Est-ce que c'est parce que Lacan n'avait pas d'expérience de la psychose ? Est-ce, comme l'ont formulé Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillère, parce qu'il n'était que psychiatre ? Ou est-ce parce qu'il avait honte de ce qu'il faisait comme praticien ? Évidemment, en ce qui me concerne, ma réponse est claire : absolument pas. Je pense qu'il n'y a pas de récits de cure chez Lacan parce qu'il se l'était interdit. Et s'il se l'était interdit, c'est parce qu'il ne pensait pas que la transmission de la psychanalyse passait par là.

Pour le dire de façon un peu caricaturale, nous avons donc avec Lacan une théorisation qui théorise qu'on n'entend pas avec la théorie. C'est quand même inouï, ça. Il y a une théorisation qui théorise que ce avec quoi on entend, c'est avec un état de sujet extrêmement archaïque. Voilà, premièrement ce qu'est, dans la lecture que j'en fais, la théorie lacanienne. C'est une façon autrement plus juste de dire ce qui se dit de façon populaire : les psychanalystes sont plus fous que leurs patients ! Évidemment, c'est faussement vrai. S'ils sont parfois aussi psychotiques que leurs patients, ils ne sont absolument pas fous. C'est-à-dire que dans le projet logiciel de Lacan, ils ont à porter leur responsabilité là où c'est peut-être justement quelque chose de psychosé, ou en tout cas quelque chose d'étonnamment archaïque, c'est-à-dire le point de l'immersion du sujet biologique dans le langage. Mais ce n'est pas seulement ça, Lacan. Ce sont en plus les moyens qu'il a imaginés pour imposer cela aux analystes en formation. Et ça, ça a un nom, c'est la Passe. Si vous m'avez suivi jusque-là, le mouvement de l'élaboration lacanienne tel que je le lis, il va dans ce sens. Il y a une sorte de mouvement : c'est de pousser les analyses didactiques jusqu'à un point repéré par la formule \$ _ a. Je dis bien de pousser les analyses didactiques, les analyses d'analystes, pas forcément les autres. La théorisation de Lacan, c'est la théorisation de l'analyste Lacan, c'est-à-dire de l'analyse d'un analyste. Les analyses poussées jusque-là, pour reprendre sa formule, mènent à un état de sujet tout à fait étrange. Qu'est-ce que ce sujet étrange ? Je fais le constat que Lacan descend toujours tout à l'étage le plus bas, là où se connectent les processus primaires, l'identification primordiale et un état de sujet qu'il appelle parfois « pré-sujet », ou qu'il appelle « le sujet aux racines du langage ». C'est-à-dire qu'il fait toujours systématiquement le choix du plus archaïque possible dans une tentative qui est une tentative logique et non pas une tentative de mystique. Quand je dis qu'il impose aux analystes cette expérience, c'est qu'il me semble absolument incontestable qu'il a voulu faire venir là subjectivement les analystes, et qu'elle leur rentre dans la peau, quel qu'en soit le risque, aussi dangereux que ce soit ; et que la Passe sera l'une des machines qu'il a inventées pour tenter d'imposer ça dans l'analyse, pour forcer les analystes à en venir à ce point-là. Il le dit très clairement le 21 février 1968 : « Le pas que j'essaie de faire franchir aux psychanalystes. » Qu'est-ce que c'est ce point-là ? Comment il a appelé ça ? Comment il a repéré ça ? C'est quelque chose qui peut être sidérant.

La Passe s'effectuerait au décours d'un double mouvement qui conjoint la castration et la mise en acte transférentielle du fantasme fondamental. Dans ce qu'il appelle le moment de Passe, l'objet a en tant que réel vient, dit-il, prendre la place du psychanalyste, qui bien sûr fonctionnait déjà comme ça depuis le début, puisque c'en était en quelque sorte, en tant que mise en acte de l'inconscient, le moteur pulsionnel de la cure. Qu'est-ce que ça veut dire que le psychanalyste, à la fin, va choir en tant qu'objet a ? On peut le dire simplement, mais c'est inouï ce qu'il propose. Imaginez ça ! En même temps qu'il y a désêtre du sujet supposé savoir, c'est-à-dire qu'il n'y a plus ce sujet supposé savoir qu'incarnait l'analyste, on se sépare de lui parce que l'objet a chu et expulsé vient à sa place. Il faut préciser que cet objet n'est rien d'autre que l'objet de la pulsion, mais en tant qu'objet a, pas l'objet tel qu'on croyait à l'objet au début. C'est ce qu'en fait Lacan, cet objet inspécularisable, cet objet dont on n'a pas d'idée. Cet objet qui est tout à fait insaisissable comme objet. C'est quelque chose qui est assez facile à mettre en lumière cliniquement. On peut le dire très simplement. Dans une analyse poussée jusqu'à ce point-là de mise en acte de la castration et du fantasme fondamental, l'analyste comme réel de l'objet a, ça serait ce repli de la castration où le sujet serait divisé par l'objet au-delà de la division par le signifiant. Qu'est-ce que ça veut dire ? Imaginez-vous que subitement, à un moment, vous vous réveillez – c'est le cas de le dire – et vous vous dites : « Pendant toutes ces années, en venant là parler plusieurs fois par semaine, tout ce temps, au bout du compte, qu'est-ce que j'ai fait d'autre que de nourrir ce vampire insatiable ? Je n'ai rien fait d'autre pendant tout ce temps-là que d'aller remplir cette bouche qui ne cesse à jamais de réclamer. » Ou, alternativement, parce que ça peut être le contraire : me faire nourrir par cette bouche. Quand vous en êtes réduit à cette vérité-là, à attraper que la cure se résumerait à ça, à quelque chose donc de la mise en acte du fantasme fondamental dans son réel, mais dans son réel lu, qu'est-ce qui advient de ce qu'on dit ? C'est la mort du récit. Il n'y a plus d'interprétation au sens classique du terme, puisque le contenu est devenu secondaire. Ce qui est dit s'efface maintenant derrière l'acte de dire. C'est une fin de l'analyse. Ce n'est plus possible. C'était possible avant que je sache qu'il y a une vérité absolue derrière tout ce que j'ai dit, tout ce qui avait de la signification : tout ça ne servait qu'à nourrir le Moloch insatiable. J'ai pris comme exemple la pulsion orale, mais on pourrait prendre les autres : il y a le regard, il y a la voix, etc.

Donc vous voyez que Lacan nous convie à quelque chose qui est quand même assez ahurissant. Or, il nous dit que ça, cette identification/disjonction du sujet à l'objet en tant qu'objet a a le statut de la révélation de Moïse devant le Buisson ardent. Pourquoi de ça je fais la lecture que j'en fais, à savoir qu'il veut amener les analystes à ce point-là pour qu'ils puissent entendre ? Il y a un indice dans le dispositif que Lacan a appelé la Passe. Je ne suis pas en train de défendre la Passe, vous savez qu'il n'y a strictement aucune procédure de Passe possible, mais je suis en train de m'intéresser à ce que Lacan a débusqué là. Or, du passeur, rappelez-vous ce qu'il en disait. « Le passeur, c'est celui qui l'est, la Passe. » C'est-à-dire qu'il est dedans jusqu'au cou ; il ne comprend rien de ce qui lui arrive, mais il est la Passe. On peut supposer donc qu'il est jusqu'au cou dans un moment critique du \$ _ a, sans strictement aucune distance. C'est donc un sujet extrêmement mal en point, parce que quand on est à cet état de sujet qui n'a rien d'autre que s'identifier à l'objet a, et pour qui il n'y a plus d'Autre, on n'est quand même pas grand-chose comme sujet. Or à propos de ce saut de la Passe, il dit : « Il faut un passeur pour entendre cela. » Je ne discute pas sa thèse, je remarque seulement que Lacan pensait qu'il faut cet état de sujet-là pour entendre, pour entendre quelque chose d'incroyablement archaïque. Donc, vous voyez qu'à mon avis, ce que Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillère ont reproché à Lacan n'est pas justifié. Je dirais même que c'est Lacan qui produit les titres théoriques de ce qu'ils mettent à l'œuvre dans leur pratique. Donc quand Lacan dit : « La psychanalyse, c'est le traitement attendu d'un

psychanalyste » – et il l’a dit je ne sais combien de fois tout au long de son œuvre, car jamais il n’a varié là-dessus – on ne sait pas ce qu’est la psychanalyse, mais la psychanalyse c’est ce que fait un psychanalyste, c’est-à-dire celui qui est capable d’entendre à un tel niveau de subjectivité primordiale. De celui-là, on a peut-être une garantie qu’il ne va pas trop commettre d’assassinats d’âme, parce qu’il saura devant quoi se trouvent les patients qu’il a à entendre, et qu’en plus ça lui donnera le talent pour pouvoir se glisser dans l’espace transférentiel où se tient quelqu’un de régressé ou de psychosé. Concernant encore la question de la Passe, vous remarquez que ça induit de fait une espèce de torsion puisque Lacan tente ce coup d’arrimer le passage du psychanalysant au psychanalyste sur cette espèce de révélation conjointe à la castration. Ceci devrait nous mettre la puce à l’oreille car cette identification massive du sujet à l’objet a peut arriver en début de cure ; il y a des gens qui arrivent comme ça, mais ceux-là sont plutôt psychosés. Alors évidemment, ce n’est pas la fin de la cure. Donc il faudrait mettre des temporalités que Lacan n’a pas indiquées dans cette affaire de Passe. Toutes sortes de temporalités psychiques en rapport à la dimension de la castration. Il n’en reste pas moins que lui, il a tenté ce coup de lier le passage de l’analysant à l’analyste sur quelque chose qui est l’élimination du sujet supposé savoir. Il le répète : « Il ne peut pas y avoir de sujet supposé savoir pour l’analyste. » Ce n’est pas possible, du fait même de l’existence de l’inconscient. Or qu’est-ce que c’est que l’acte du psychanalyste ? C’est un acte de foi dans le sujet supposé savoir, pour pouvoir le faire fonctionner pour un patient. Je trouve ça incroyable. Ce qui m’intéresse, c’est la torsion, bien sûr. C’est-à-dire que d’un côté, il dit : si vous êtes analystes, vous savez qu’il n’y a plus de sujet supposé savoir, qu’il ne peut pas y en avoir. D’un autre côté, l’acte de l’analyste, c’est un acte de foi dans le sujet supposé savoir... Autrement dit, comme analyste, vous ne savez pas ce que vous savez. Cet acte en porte-à-faux a la structure d’une Verleugnung, donc à la fois reconnaissance et négation de la castration. Ce n’est pas une feinte ou un faire semblant de l’analyste, c’est un clivage.

Ce que je trouve très intéressant, qu’on le prenne au pied de la lettre ou pas, que son affaire soit vraie ou pas, c’est qu’il met en place dans la position subjective de l’analyste quelque chose qui doit fonctionner en réserve. Il y a une mise en réserve d’un autre espace, c’est-à-dire : faites fonctionner le sujet supposé savoir ; qu’il fonctionne en attendant. En attendant quoi ? En attendant quelque chose qui peut-être ne viendra pas. Ça, on en a l’expérience, surtout si on travaille comme psychothérapeute, pour le coup. On fait fonctionner le sujet supposé savoir en attendant quelque chose d’autre à se mettre à l’oreille, en attendant qu’il y ait quelque chose pour son désir d’analyste. Ça ne viendra peut-être jamais du reste, mais parfois ça vient. Ça peut venir sur deux dimensions ; ça peut venir de l’inconscient, et là on est du côté, disons, du rêve à interpréter. Et puis il va venir peut-être tout à fait autre chose, qui est non pas du côté de l’inconscient en tant qu’organisation signifiante, mais du côté de l’objet. Et là, on n’est pas du côté du rêve à analyser ; on est du côté du réveil, de la production du réveil. Je n’y reviens pas. Aujourd’hui, j’insiste sur la torsion elle-même, avec cette mise en réserve de l’écoute de l’analyste. Je trouve assez fort de la part de Lacan d’avoir essayé de cheviller quelque chose où il y a toujours cette mise en réserve d’un espace autre où on n’adhère pas complètement à la strate du récit. Comme, par ailleurs, faire fonctionner le sujet supposé savoir implique de ménager un « ça sait », voilà une occurrence supplémentaire de constater que la vraie psychanalyse ne ressemble pas à la vraie psychanalyse.

Pour finir, il me reste encore à mettre un bord à la critique féroce de Françoise Davoine du concept de jouissance. Je trouve que là, il y a peut-être quelque chose dont elle ne veut rien savoir. C’est un domaine d’ombre, une zone très difficile, et si on ne veut rien en savoir, c’est sûr qu’on préfère raconter des histoires : trouver par exemple un trauma présentable. La guerre remplit bien cet office, parce qu’évidemment, tout le monde est contre. Ça, c’est normal : on est contre la guerre. Seulement voilà : comme je l’ai rappelé il n’y a pas

longtemps, ce que nous avons à entendre, c'est l'anormal. Je ne dis pas du tout que Françoise Davoine n'entend pas l'anormal. À mon avis, elle entend tout à fait l'anormal justement. Je parle des effets que son enseignement peut avoir ; c'est très différent. Ça fait trop plaisir d'entendre que ça pourrait être le trauma de la guerre qui rendrait les gens psychotiques. Tout le monde est contre – Freud lui-même le disait à Einstein, malgré sa certitude du caractère inexorable des ravages de la pulsion de mort. N'empêche que là, on fait revenir sur un mode idéalisé, ce qui est rejeté en même temps que le concept de jouissance, parce que si on est contre comme tout le monde, comme tout le monde aussi il me semble que plus que jamais, dans ce que j'ai à entendre, la guerre est une tentation intime fortement partagée ; surtout par notre génération et par la génération qui nous suit, qui n'ont pas vécu directement la guerre. Ça, je l'entends partout. Évidemment, c'est refoulé et on préfère tenir des discours beaucoup plus présentables.

Or je pense qu'il est impossible de se glisser transférentiellement là où on a à aller, surtout quand ce n'est plus avec le moi qu'on travaille, et surtout donc là où il y a de la psychose, si on laisse de côté ce que Lacan avance sur la part la plus obscure de l'identification primordiale. Il faut dire que ce qui a renversé les ultimes barrières psychiques, hélas, constitue une sorte d'identité intenable qui décharge répétitivement. C'est ça le problème. Et que d'une certaine façon, le sujet, en son fonds le plus insistant, c'est le sujet du trauma. C'est celui-là que jamais la psychologie ne guérira. Il faut bien une dénomination de ce fonds du trauma qui rende compte que l'identité la plus archaïque s'y trouve chevillée. On peut l'appeler tout à fait autrement, mais en ce qui me concerne, jouissance, je trouve ça pas si mal, parce que ça suppose l'implication du corps. Or, le corps, depuis le début de la psychanalyse, a été posé par Freud lui-même au centre de l'identification primaire, puisqu'il en a rendu compte comme une incorporation.

*

19 Décembre 2007